

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Capo Roca

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 44-49

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Capo Roca

Plage de Capo Roca, le ...

Chère Claudia,

Tout d'abord, je te prie de m'excuser si tu trouves dans ma lettre un peu de sable et si mon écriture porte, ci et là, quelques taches d'eau saumâtre. Je suis étendue de tout mon long sur l'ultime plage de sable en avant de Capo Roca. Et de temps en temps je plonge les mains dans l'Atlantique. En ce moment, je suis la fille la plus occidentale de l'Europe !

Crois-moi, ma chère Claudia : ça fait un certain effet d'y penser.

Je suis l'Européenne la plus éloignée de l'Oural et la plus proche de l'Amérique. Frédéric, mon compagnon de collègue qui m'attendait à Lisbonne où il s'est rendu avec ses parents, disait que, à Capo Roca, j'allais me sentir, pour un instant, un symbole semblable à la statue de la Victoire ou à celle de la Justice avec la balance et l'épée. Il plaisantait et en profitait pour me lancer quelques compliments. Pourtant — si je dois t'avouer ce que je suis en train d'éprouver en ce moment — c'est un peu vrai : à Capo Roca, on croit être, pour un instant, un symbole.

C'est une chose qui n'arrive qu'ici. J'ai beaucoup voyagé ces dernières années. J'ai été par exemple au Cap Vert ; tu te rends compte que c'est le point le plus occidental de l'Afrique à cause du trafic des navires sur la mer, des avions dans le ciel, qui font escale avant la traversée de l'Atlantique. Mais cela ne te fait aucune impression. C'est comme si on se trouvait dans les environs de Kloten ou dans le port de Gênes. Ici, à Capo Roca, c'est bien autre chose.

Ici, il n'y a pas de bruits ni d'autres sons, si ce n'est

celui du vent qui souffle sur le littoral. Ce n'est pas encore le printemps et les grandes foules de baigneurs ne sont pas encore arrivées pour envahir la plage. Et moi, je suis seule ici, à l'extrême limite du vieux monde, fouettée par le vent de l'océan, extrêmement heureuse et stupéfaite.

Tu sais que, déjà toute petite fille, j'avais deux grands rêves pour mes voyages : les parcs nationaux de l'Amérique et du Canada avec tous ces lacs, ces forêts, ces cañons, cette atmosphère qui s'accorde avec ma nature secrète ; et l'Inde, son mystère, sa psychologie devenue philosophie, ses cérémonies dans lesquelles les impressions profondes de l'être humain deviennent danse, liturgie. Jamais je n'aurais cru pouvoir me laisser charmer par un endroit où, en hiver, il n'y a vraiment rien, sinon la terre qui se rencontre avec l'océan.

Au contraire, je suis ici absorbée comme dans une sorte de magie. C'est l'enchantement de l'Europe. A Capo Roca, on sent physiquement qu'on a derrière ses épaules un continent tragique et glorieux, qu'on est poussé lentement vers l'Atlantique par un grand flux de civilisation. Tu fais comme je fais, moi, maintenant : tu tends une main vers l'eau, vers l'écume des flots sur la plage et c'est comme si ce monde de sang et de culture s'était allongé un peu, de la longueur de ton bras et de ta main, vers les deux Amériques. Comme à Gibraltar, à Capo Roca, l'Europe est quelque chose de vivant, d'étonnamment vivant dans la pensée et dans le sentiment, et le solennel désert de la plage à la fin de février ne fait que rendre plus aiguë la sensation de faire partie d'un organisme vivant, de sentir couler sa vie au-dedans de soi. Frédéric était content que je sois arrivée au Portugal avant la vague des touristes, du pays et de l'étranger, qui commence au printemps. C'est lui qui m'a conseillé de venir ici, à Capo Roca ; il m'a dit : « Tu verras qu'il ne s'agit pas de pensées, ni de fantaisie, ni d'esprit, mais proprement et véritablement d'une sensation physique. »

Il avait raison. Ce n'est ni une pensée ni une imagination : en ce moment, je me sens envahie par l'Europe, comblée de son passé et de son avenir, palpitante des pulsations du continent natal.

Capo Roca, le point le plus occidental du continent, c'est vraiment une sensation : celle de n'être plus une créature isolée, qui vit pour elle seule, mais la proie heureuse de quelque chose qui brise ta coquille ou ta cuirasse et te fait répandre tes sens et ton âme vers les horizons sans fin. La sensation d'être tout un monde. *La sensation d'être l'Europe.*

Moi, je ne sais pas si ces choses se sentent parce qu'on est allé à l'école, parce qu'on nous a enseigné l'histoire de l'Europe, ou parce qu'aujourd'hui nous lisons les journaux, voyons que l'européanisme avance et comprenons qu'un jour, fatalement, il triomphera : mais ces sentiments sont en moi-même et tout ce que j'ai vu du Portugal depuis le moment où j'ai quitté Lisbonne, m'apparaît aujourd'hui sous une nouvelle lumière : la lumière de Capo Roca, *finis terrae* d'Europe.

Frédéric, comme il me l'avait promis en m'écrivant à la maison, m'a fait visiter Lisbonne et connaître quelques-unes des choses les plus typiques : le « Museu dos Coches » ou Musée national des voitures, une vraie fête de l'allégorie ; la corrida qui, au Portugal beaucoup plus qu'en Espagne, est une affaire de courage du fait que le taureau peut tuer l'homme, mais que l'homme ne peut pas tuer le taureau sous peine d'être disqualifié comme les joueurs de football brutaux et récidivistes ; le « fado », qui est une sorte de chant sacré et d'amour, exécuté dans les cabarets par des gens qui auraient une envie folle de danser. Naturellement, j'ai vu Lisbonne comme une ville cosmopolite, l'Estoril avec sa grande et merveilleuse plage, Cascais et la « Bouche de l'Enfer » : pour deux jours, il y en avait plus qu'il n'en fallait.

Quand j'allais partir à l'aéroport, Frédéric m'a dit : « Tu as oublié de visiter le Portugal », et il m'a expliqué que, si Londres est l'Angleterre, si Paris est la France, Lisbonne n'est pas le Portugal. Bien plus, le Portugal commence justement où finit sa capitale. Et alors nous sommes allés visiter le vrai Portugal, le Portugal de Nazaré et de Batalha, de Queluz et de Fatima, d'Arrabida et d'Alcobaça.

Frédéric, qui avait les vacances universitaires, m'a accompagnée en guise de cicérone. Il n'a pas d'automobile.

Il dit qu'il est le seul Portugais à pied, puisqu'ici, dès qu'il le peut, chacun s'achète un tacot avec quatre roues pour le mettre devant la porte de sa maison le dimanche, même s'il n'a pas d'argent pour la benzine : cela lui suffit pour qu'il se sente un automobiliste, quel-qu'un de socialement *arrivé*. Nous avons parcouru le Portugal entier avec des véhicules publics qui, je te l'assure, sont bien organisés et confortables. Si le régime dictatorial portugais fait bien peu de chose pour attirer les étrangers sur son territoire, ne rendant pas compte de ces exportations invisibles, il faut reconnaître qu'il a créé à l'intérieur du pays une organisation touristique de premier ordre et dans certains cas, sans contredit, exemplaire.

C'est beau d'avoir dans un pays étranger un ex-compagnon de collège avec lequel on peut voyager, en franche camaraderie, sans arrière-pensées. Avec Frédéric, même si de temps en temps, il me jetait des phrases qui ressemblaient à un petit bouquet de fleurs offert moitié par timidité, moitié par crânerie, c'était vraiment comme cela. Il était heureux, disait-il, de me faire écarquiller les yeux d'émerveillement devant les surprises d'un pays que jusqu'alors j'avais cru entièrement concentré dans sa plus grande ville. Eh bien ! moi, j'étais contente de les écarquiller ! Nous étions deux copains en vacances, rien de moins, rien de plus.

Nous trouvions refuge dans nos déplacements dans le réseau des « *estalagem* » et des « *pousadas* » : les hôtels très modernes, — les premiers privés, les seconds d'Etat —, qui ont rendu commode et sympathique le voyage au Portugal.

Mais parler d'hôtel suscite l'idée des hôtels, des garnis, des pensions comme il en existe dans le reste de l'Europe et aussi chez nous. Au contraire ici, c'est une chose tout autre et, il faut le reconnaître, plus intelligente et suggestive.

Pas de grands édifices prétentieux qui s'imposent de tout leur poids au paysage. Aucune uniformité dans le genre des palaces qui sont identiques de Stockholm à Palerme. Non, ici, chaque « *estalagem* », chaque « *pousada* » a sa personnalité propre différente de celle de tous les autres. Ils diffèrent architecturalement, bien

que ceux d'une même contrée cherchent tous à adopter certains éléments de construction caractéristique de la région ; ils diffèrent gastronomiquement, parce que chacun a sa spécialité culinaire exclusive ; ils mettent en vente des souvenirs différents que tu ne trouveras en aucune autre boutique.

A l'« estalagem » de Cruzeiro, d'où je t'ai envoyé une carte que tu as probablement reçue en ce moment, on vend par exemple un étui pour les cure-dents qui est un amour : il a la forme géométrique du Portugal, il est en majolique et c'est bien plus hygiénique que ce que nous employons chez nous. Une bêtise de rien du tout, diras-tu. D'accord, mais tu sais déjà que dans ce petit hôtel moderne et lumineux, tu peux trouver un petit objet qu'il n'y a nulle part ailleurs, tandis que dans le reste de l'Europe, tu trouves seulement quelque chose qu'il y a partout, à des prix un peu ou beaucoup plus élevés. Tu vois, c'est l'indice d'une mentalité, d'un individualisme sain, que cette nation lusitane a dans le sang, et non seulement dans le domaine de l'hôtellerie.

Dans les « estalagem » et dans les « pousadas », même si tu t'y trouves très bien, tu ne peux pas t'arrêter plus de cinq jours ou d'une semaine au maximum : interdit ! il doit y avoir un tour. Cela aussi, c'est à l'opposé de ce qui se passe dans le reste du monde.

Et aussi, au Portugal, quand tu as abandonné Lisbonne, tu ne peux t'implanter à aucun endroit : tu dois te déplacer, voyager. Et c'est une chance, parce que tu vois une foule de belles choses.

De belles choses toutes faites comme des boîtes à surprise. A Alcobaça, dans le grand monastère du XII^e siècle, où le marbre a encore la couleur rose du jour où il fut arraché à la montagne, d'habitude les touristes se rendent pour voir les sarcophages de Pierre de Castro et d'Agnès de Castille, les Roméo et Juliette de la Lusitanie. Moi, au contraire, en voyageant avec Frédéric, j'ai vu quelque chose qui m'a fait une très grande impression : la cuisine des frères du Moyen Age. Imagine-toi une cathédrale dépouillée de tout. Au milieu, une montagne en tronc de pyramide : la cheminée. Une montagne de faïence bleue et près de la montagne, un fleuve. Les moines et les valets étaient au nombre de mille cinq cents à mettre en pratique l'*Ora et labora*

de saint Benoît. Ils vivaient dans ce monastère grâce auquel ils transformèrent la zone environnante en une des plus fertiles contrées portugaises. Pour laver la vaiselle à eux destinée, les constructeurs du monastère devinrent tranquillement dans la laverie de la cuisine tout un cours d'eau.

Il est petit, le Portugal, à le regarder sur la carte : mais à le visiter comme je l'ai fait avec Frédéric, durant cette semaine qui va finir, on y découvre des choses gigantesques, des choses qui te coupent le souffle, tellement on les sent faites pour l'éternité.

Tandis que je suis sur le sable et au vent de Capo Roca, l'extrême pointe de l'Europe, j'écoute la voix de l'océan et il me semble réentendre, comme je l'ai entendu venir du haut des collines, au matin du 13, le long grondement des foules qui, chaque mois, pour cette commémoration, affluent à Fatima du monde entier : un grondement d'ouragan, une voix d'espérance qui retentit longuement dans ton cœur.

Je t'écrirai encore, Claudia, avant de quitter — mais y réussirai-je ? — définitivement le Portugal. Pour le moment, le vent qui souffle de l'Atlantique vers l'est, qu'il t'apporte, depuis l'ultime rocher d'Europe, l'affectueux salut de

ta MARIE

(Trad. : Jacques Bertuchoz, Roger Carron
et François Tavelli, Syntaxe)